IRENE VALLEJO

ÉTINCELLES D'HUMANITÉ

LES BELLES LETTRES

Irene Vallejo

ÉTINCELLES D'HUMANITÉ

Chroniques

Traduit de l'espagnol (Espagne) par Anne Plantagenet

PARIS
LES BELLES LETTRES
2024

www.lesbelleslettres.com

Retrouvez Les Belles Lettres
sur Facebook et Twitter

El futuro recordado
© Irene Vallejo Moreu, 2020

Alguien habló de nosotros
© Irene Vallejo Moreu, 2017

Publié en accord avec Casanovas & Lynch Literary Agency

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.

© 2024, pour la présente édition et la traduction
Société d'édition Les Belles Lettres
95, boulevard Raspail 75006 Paris.

ISBN : 978-2-251-45644-7

Aux professeurs de lettres classiques qui, dans le sillage d'Ulysse,
nous protègent contre les Lotophages et l'oubli

À tous ceux qui consacrent leur vie à enseigner avec le cœur
Qui, dans les écoles et les collèges, dessinent chaque jour
avec ténacité la partition et la géométrie du futur

Note pour la présente édition

Ce recueil est une sélection de chroniques d'Irene Vallejo parues pendant plusieurs années dans la presse espagnole puis publiées en deux volumes, *El futuro recordado* (2020) et *Alguien habló de nosotros* (2023). Dans ces textes d'une page, la philologue analyse notre époque en convoquant voix et mythes du passé. De l'origine du clientélisme à une interrogation sur l'exhibitionnisme contemporain des réseaux sociaux, en passant par les chevaux de Troie ou les intestins de Léviathan, l'autrice de *L'Infini dans un roseau*, qui excelle également dans la forme courte, interroge les notions et légendes peuplant notre quotidien avec la modestie et la générosité, le désir de partager, d'expliquer, de comprendre qui la caractérisent.

Certaines chroniques originales abordent des thèmes qu'Irene Vallejo a développés dans *L'Infini dans un réseau* ; d'autres s'appuient sur des concepts exclusivement espagnols. Je ne les ai pas retenues dans cette anthologie qui comprend deux cents textes aussi riches que variés, suivis, en guise de conclusion, du discours inaugural qu'a prononcé l'écrivaine à la foire de Francfort en 2022, où elle rend un vibrant hommage au travail de traduction, sans lequel une grande partie de la littérature universelle nous échapperait et notre monde serait bien étroit. Car traduire, rappelle-t-elle, c'est partir de la différence pour revendiquer la proximité. C'est abolir les frontières et contempler le même ciel où scintillent, hymne à la tolérance et phare dans la nuit, ces *Étincelles d'humanité*.

Anne Plantagenet

I

Au commencement

Que les débuts sont difficiles, rappelons-nous ! Au nouveau-né que nous avons été, l'acquisition des compétences les plus élémentaires exigeait des efforts épuisants. Le vélo de notre enfance nous projeta à maintes reprises par terre avant de se faire apprivoiser. La première fois que nous sommes tombés amoureux, la timidité paralysait nos gestes et nos paroles, et nous ôtait le courage d'aller plus loin. Et la moindre nouvelle tâche nous apparaissait telle une montagne escarpée ou une pente savonneuse.

Si le commencement est le territoire de la maladresse et de la peur, il est aussi le champ de bataille où s'exprime le désir de vivre. Le poète romain Horace en fit l'expérience, lui qui dut repartir de zéro. Son père, né esclave, avait travaillé dur pour donner une solide éducation à son fils. Les études, grand espoir paternel, conduisirent Horace de Rome à Athènes. Mais là-bas, le jeune homme prometteur fut emporté par les tempêtes de l'Histoire qui bouleversèrent ses rêves. Il fit la connaissance de Brutus, assassin de César, et décida sur un coup de tête de rejoindre ses troupes contre Marc Antoine. La guerre s'acheva en débâcle. Quand Horace retourna à Rome, portant les stigmates du vaincu, ses biens avaient été saisis. Humilié, sans ressources ni avenir, ses ambitions détruites, il lutta pour surmonter ce douloureux sentiment d'échec qu'engendraient sa chute et sa désillusion, et il parvint à devenir un poète célébré. Ce cheminement lui apprit que les premiers pas sont toujours les plus difficiles, ce qui lui inspira ce vers plein d'espoir : « Commencer, c'est avoir à moitié fini. »

II

L'école de l'oisiveté

Je n'oublierai jamais mon premier jour d'école. Sur le chemin, me tenant la main, María, ma chère nounou, m'avait prévenue : « Tu viendras ici tous les jours, qu'il pleuve, neige, vente ou gèle. » Je m'étais imaginée défiant orages et tornades. J'avais eu peur. Sa voix était dure, comme celle de mes parents quand ils déclaraient : « J'ai du travail », ce qui signifiait que nous ne pouvions pas jouer ensemble.

Non seulement l'école était une obligation, mais en plus elle nous infligeait des devoirs. Des années plus tard, j'appris avec stupéfaction que le mot *école* vient du grec *scholé*, qui veut dire « loisir ». Les Grecs voyaient les heures d'étude comme un temps pour soi-même, en opposition au travail rémunéré ou au service d'un maître. Aristote a écrit que le temps libre, c'est-à-dire l'éducation et la culture, est à l'origine de toute bonne action. Socrate fut un grand oisif de la pensée. Le philosophe flânait sur l'agora et dans les rues, s'efforçant de persuader les Athéniens d'interrompre leurs tâches pour bavarder. Il incarne un idéal antique : consacrer son temps libre à l'amitié, au dialogue entre maître et disciples et au débat intellectuel. Une fois satisfaits les besoins élémentaires, la conquête sociale suivante est l'apprentissage et le savoir. Tel est l'enseignement des Grecs : l'école est une servitude qui nous rend libres.

III

Amour platonique

Désirer l'inaccessible et se bercer d'illusions sont les ferments de l'amour ; lorsqu'ils constituent son unique aliment, on parle d'amour platonique. Mais en réalité, Platon n'a pas traité de l'amour non partagé ou impossible, qui perdure sous forme d'idéal immaculé. Comment le philosophe explique-t-il nos coups de foudre ?

Tout commence dans la Plaine de Vérité, au-delà de notre ciel, où les dieux paradent en orbites circulaires parfaites. Un cortège d'âmes ailées sans corps les suit, montées sur des chars tirés par deux chevaux. Les dieux avancent avec harmonie, alors que les âmes montrent un comportement humain caractéristique : elles s'acharnent à se doubler l'une l'autre et leurs chars entrent en collision. Certaines tombent sur Terre, les ailes brisées. Un corps se dessine autour d'elles et elles naissent à la vie sous forme d'enfants sans mémoire. Chacun rencontre un jour quelqu'un qui l'éblouit, qui lui rappelle le monde radieux d'où il vient. L'amoureux contemple la belle image terrestre, une chaleur l'envahit tandis que les moignons de son âme le démangent et que ses ailes bataillent pour repousser. Comme sur le char céleste, deux chevaux tirent l'âme. L'un est noir et résiste aux rênes, entraîné par un élan érotique. L'autre, blanc et docile, tremble devant l'objet aimé. Le caractère opposé des deux animaux traduit le combat intérieur entre le désir et la peur, entre l'urgence de la pulsion et l'attente qui paralyse. Selon Platon, l'amour, c'est le difficile équilibre de cet attelage.

IV

Sans demi-mesure

Si le monde est aussi déconcertant et étonnant, c'est en grande partie à cause de nos contradictions. Nous avons beau savoir ce qui nous convient, nous n'en faisons qu'à notre tête. Nous sommes généreux avec certains et ne le sommes pas avec d'autres plus méritants. Nous voulons vivre libres, mais désirons à tout prix être admis dans le groupe. Nous sommes sensibles à telle cause quand telle autre nous laisse indifférents. Nous déraillons en permanence et, face à l'incertitude, nous trouvons de l'apaisement dans des affirmations péremptoires. Depuis toujours, les discours manichéens rassurent, réduisant la réalité à deux catégories sans nuances. Ou l'un, ou l'autre : bien ou mal, vérité ou mensonge, civilisation ou barbarie, succès ou échec, avec moi ou contre moi.

Le terme *manichéisme* remonte à une ancienne religion qui empruntait au christianisme, au zoroastrisme et au bouddhisme. Son fondateur, le Perse Mani, séparait le monde entre deux principes antagonistes, un bon symbolisé par la lumière, un mauvais symbolisé par les ténèbres. Saint Augustin, manichéen pendant presque dix ans, reconnaît dans ses *Confessions* le charme d'une vision aussi simplificatrice des conflits. Le langage de la propagande a recours à ce genre de vision binaire et sans failles pour promettre des solutions faciles et séduire les foules. Ainsi l'enseignement de Mani est-il utilisé pour nous manipuler.

V

Un parfum de crime

Le cinéma et le roman noirs dépeignent l'univers du crime pour explorer un paysage inquiétant : l'envers du rêve. Leur ambiance de clair-obscur évoque la nébuleuse complexité humaine. Et dans leurs histoires jaillissent les passions aveugles, le délit, la fatalité, le monde caché sous la placidité supposée du quotidien.

La première fiction policière fut écrite par le Grec Sophocle dans l'Antiquité. Le protagoniste, Œdipe, enquête sur la mort du roi de Thèbes, survenue des années plus tôt dans d'étranges circonstances. Il interroge les témoins chez qui il soupçonne un lourd secret. À l'image des détectives Spade ou Marlowe, Œdipe est têtu, pugnace, perspicace et sans attaches. Abandonné à la naissance, il ne connaît pas ses origines. Caractéristique du genre par la suite, son enquête est entravée par des pressions pour qu'il l'abandonne, mais il persiste, contre vents et marées, avançant dans le labyrinthe d'indices et de pistes, jusqu'à une révélation qu'il aurait préféré ignorer. Le roi est mort lors d'une absurde altercation à un carrefour. Le souvenir d'un affrontement tragique et confus au cours duquel il frappa un inconnu avant de s'enfuir remonte lentement à la mémoire d'Œdipe. Dans un magistral rebondissement final, il découvre aussi la vérité sur ses parents et l'effroyable identité de son épouse. Le dénouement de ce premier roman noir est troublant aujourd'hui encore : Œdipe est à la fois l'enquêteur et l'assassin.

VI

Aveugle jalousie

Bien souvent, notre satisfaction s'efface quand on constate qu'un autre est plus satisfait que nous. Le philosophe Épictète disait que le pire ennemi des nantis, c'est l'envie, qui consiste à convoiter les biens d'autrui. Le plus étrange avec l'envie – en latin « mal voir » –, c'est qu'elle touche nos proches, nos connaissances, comme un motif personnel et intime de se haïr. On n'envie pas la fortune qu'on estime hors de portée ; on n'envie pas le millionnaire lointain, mais le voisin qui vit un peu plus luxueusement ou qui réussit mieux. Pour cette raison, le moindre succès peut susciter la jalousie et cette passion est un frein à toute forme de mérite ou d'excellence. Elle condamne celui qui en souffre et peut être mortelle pour celui qui l'inspire. Elle fait deux victimes et aucun bénéficiaire.

Un récit oriental raconte l'histoire d'un roi qui nomma deux ministres au même rang. L'un enviait l'autre avec ardeur : ses succès, son ascension tranquille dans la hiérarchie, son avenir prometteur. Remarquant cette haine, le roi voulut donner une leçon au ministre jaloux et lui prouver que la fortune des uns ne nuit en rien aux autres, car la lune peut répandre son éclat sur mille vagues en même temps. Il dit : « Mon fidèle serviteur, je vais te récompenser. Demande-moi n'importe quoi, mais sache que je donnerai le double à mon autre ministre. » L'envieux, dont le bonheur était gâché à la perspective d'imaginer l'autre plus heureux que lui, préféra lui causer un plus grand malheur que le sien : « Seigneur, je veux devenir borgne. »

VII

Ivresse du pouvoir

Nous élisons nos gouvernants pour qu'ils changent le monde, mais la plupart du temps, ce sont eux qui se transforment. La métamorphose des politiques, due au succès et aux flatteries de leur cercle de proches, a été qualifiée de maladie professionnelle. Un neurologue et ancien ministre anglais en a énoncé les symptômes : déconnexion de la réalité, excès de confiance, langage messianique, conviction de détenir la vérité et de ne pas avoir de comptes à rendre à l'opinion publique, mais à l'Histoire avec un grand *H*. En langage clinique, ce mal se nomme « syndrome d'hubris ».

Hubris est un mot grec qui signifie « arrogance » et « excès ». Il décrivait une passion violente inspirée par la déesse de l'égarement, Atè, qui poussait les héros et les puissants à asservir leur prochain. Ce dérèglement avait des conséquences désastreuses et était puni par la déesse Némésis, chargée de rétablir l'équilibre en vengeant les victimes. La tragédie grecque a souvent représenté cet enchaînement diabolique de pouvoir, arrogance, aveuglement, erreur fatale et chute. Pour les classiques, la prudence était la vertu intellectuelle indispensable pour adapter l'action à la complexité des circonstances. Les Anciens auraient dit que les gouvernants deviennent dangereux quand ils répugnent à reconnaître une erreur.

VIII

Éloge du secret

Nous vivons une époque de passion pour l'autoportrait. Des études révèlent que l'humanité partage chaque jour un million de selfies sur Internet. Dans cette aspiration à transformer leur existence en spectacle, certains sont prêts à risquer leur vie : les accidents mortels, à la poursuite d'une image impressionnante de soi-même sur une falaise, le toit d'un gratte-ciel ou au sommet d'une montagne au bord de l'abîme, se multiplient. Une quête d'attention identique se manifeste à la première personne dans les blogs, sur les réseaux sociaux ou dans les émissions de téléréalité. Devant cette exubérance, des mots comme intimité, réserve ou discrétion paraissent archaïques et font montre de lâcheté. À l'inverse, on applaudit le courage présumé de ceux qui s'exhibent avec un maximum de crudité.

À l'opposé de ces êtres obsédés par le désir de célébrité, le philosophe grec Cratès de Thèbes renonça à sa position sociale élevée et distribua ses richesses pour mener une vie simple, réduite au strict minimum. Il constata qu'en arrêtant de se contempler soi-même, on retrouvait liberté intérieure et audace de pensée. « Le mépris que j'ai pour la gloire et ma pauvreté me tiennent lieu de patrie », déclara-t-il. Pour ce dissident, revendiquer les bienfaits du secret et se rebeller contre l'exhibitionnisme constituaient sans doute une forme de résistance, plus d'actualité que jamais dans notre société impatiente et narcissique du « moi je ».

IX

Haute voltige

Quand on regarde les oiseaux s'envoler, naviguer dans le vent et planer dans les courants d'air, on a l'impression de voir des créatures plus libres que nous. Ils reflètent notre désir humain d'une vie simple, notre besoin d'espace.

Le Grec Aristophane amusa ses contemporains avec une comédie dans laquelle deux aventuriers, las de courir après l'argent et d'être sans cesse au bord de la faillite, décident de fuir les dettes, les impôts et les procès, et de fonder une cité dans le ciel pour vivre comme la race heureuse des oiseaux. Un choucas et une corneille leur donnent la racine d'une plante magique qui leur permet de voler. « Rien n'est plus agréable que de sentir ses ailes pousser ! », s'exclament-ils. La nouvelle cité dans les nuages a pour nom Coucouville-les-Nuées. On y vit avec simplicité. Mais les héros prennent conscience du pouvoir que leur donne leur position dans le ciel, puisqu'ils peuvent contrôler les déplacements des dieux sur les sentiers étoilés. Ils décident alors d'imposer leurs conditions, comme nos contrôleurs aériens. Les dieux décrètent l'alerte générale et l'état d'urgence avant d'entrer en négociations avec les nouveaux maîtres du ciel. Le personnage principal fait fortune et finit par se marier avec une déesse nommée Basiléia-la-Royauté.

La fable d'Aristophane raconte comment deux humains fuient une réalité asphyxiante pour fonder une communauté nouvelle où il est possible de se débarrasser sans ménagement de tout ce qui nous pèse. Mais, même dans le meilleur des mondes, l'ambition sera toujours vivace, et le malicieux dénouement nous montre que les luttes de pouvoir perdurent, y compris au cœur des châteaux célestes.